

« C'est moi qui fus la belle *Clio* si adulée... »

Charles Péguy

Au début du XXI^e siècle, l'histoire est-elle devenue un lieu de mémoire en Europe et bien au-delà ? Voilà une question bien iconoclaste qui, dans les années 1970 encore, aurait étonné, sinon choqué les historiens. Mieux, ils ne l'auraient tout simplement pas comprise. Puisqu'il était entendu qu'il y avait, d'un côté la mémoire, de l'autre l'histoire, leur domaine, qui commençait là même où la mémoire s'arrêtait. Ce sont les bouleversements intervenus depuis, marqués notamment par l'irrésistible montée de la mémoire en Europe et aussi ailleurs, qui ont conduit à interroger l'Histoire, à la fois comme discipline et comme croyance majeure du monde moderne, soit d'un monde qui se découvrait être de moins en moins le nôtre. Dès lors, l'Histoire qui allait avec ce monde moderne, qui a servi à le dire et lui a donné sens (le sens de l'Histoire justement) peut-elle être encore la nôtre¹ ?

Le rapide état des lieux que je propose s'inscrit encore dans les seuls temps du monde. Aussi la situation de l'histoire que je décris ne tient-elle pas compte de la récente prise de conscience que l'humanité était entrée dans un nouvel âge : un âge planétaire, comme Dipesh Chakrabarty a proposé de le nommer, caractérisé par des temporalités incommensurables avec celles du monde. Celles-ci se comptent en siècles, celles-là en millions d'années. Or nous savons désormais qu'elles doivent être tenues ensemble. En découle un bouleversement complet de notre être au monde, de nos façons d'habiter le temps et donc de faire de l'histoire. Pour l'heure, ce sont autant de questions auxquelles nous cherchons des réponses.

Retracer le long parcours du nom « histoire » en Europe, depuis qu'Hérodote l'a lancé au V^e siècle avant notre ère serait trop long. Si le nom a traversé vingt-cinq siècles, sans jamais être abandonné, divers en ont été les usages et nombreuses les manières de l'entendre. Car, en le reprenant, chaque époque le pliait à ses propres desseins, tout en conservant une part, variable et toujours révisable, des façons précédentes d'en user. Il était là, à la fois familier et commode, ayant vite acquis une forte évidence, et, à chaque fois renouvelé, puisqu'il permettait des mises en ordre de ce qui était advenu et advenait et offrait de nouveaux aperçus sur le monde et son passé. De quoi s'agissait-il, sinon de comprendre plus pour espérer agir mieux dans le présent ? Dans chacun des présents successifs.

Depuis l'Antiquité, *Clio* était reconnue comme la Muse de l'histoire, car ceux qu'elle chantait acquéraient une belle gloire (*kleos*). Ce qui rappelle encore qu'en Grèce, la

¹ François Hartog, *Croire en l'histoire*, Paris, Champs-Flammarion, 2016.

première histoire est sortie de l'épopée. Avant Hérodote, il y eut Homère. Et longtemps, l'histoire a célébré les hauts faits, les princes et les grands hommes, en vue d'offrir des exemples à imiter (et parfois à ne pas imiter). Mais, au cours du dernier demi-siècle, *Clio* semble avoir été supplantée en Europe et au-delà par *Mnémosuné*, Mémoire, connue depuis Hésiode comme la mère des Muses. Si bien qu'au terme de cette confrontation, la mère, par une sorte d'inversion de la filiation, semble avoir pris la place de la fille. Ce n'est plus l'Histoire qui juge et jauge la mémoire, mais la Mémoire qui, se confrontant à l'histoire, la questionne, voire la récuse, et, en tout cas, peine à comprendre la puissance qu'elle a pu représenter entre la fin du XVIII^e siècle et celle du XX^e siècle pour un monde dont elle aspirait à devenir la nouvelle religion. Cette période a correspondu à la mise en place et à l'affirmation du monde moderne : nations et empires coloniaux ont marché main dans la main. Mais deux guerres mondiales plus tard, une Europe exsangue et en ruine abandonne ses empires et se lance à corps perdu dans la reconstruction et la modernisation. Une autre ère débute, qui a été celle de la Guerre froide, de la course au progrès et aux armements entre l'Est et l'Ouest, des décolonisations, de la Révolution chinoise et de l'indépendance de l'Inde. Jusqu'à la chute du mur de Berlin en 1989, suivie de celle de l'empire soviétique.

L'histoire est bien connue, et ce n'est pas d'elle dont il s'agit ici. Vu avec le recul, ce siècle et demi apparaît comme une époque de l'histoire universelle, particulièrement active, agitée, violente, qui a révolutionné le monde entier, conjuguant découvertes de la science, prouesses technologiques et destructions, avancées sociales inédites et exploitations féroces, régimes démocratiques et dictatures brutales, morts par millions, crimes de masse et génocides : le tout à des échelles inouïes et à un rythme jamais vu. Parmi toutes les conditions qui ont rendu possible ce parcours singulier, qui a fait plus qu'ajouter un nouveau chapitre au vieux schéma de la succession des empires (tel qu'on l'avait des siècles durant lu dans le Livre de Daniel, en y reconnaissant la trame d'une histoire providentielle), l'Histoire, je veux dire la conception de l'histoire ou, mieux, le concept moderne d'Histoire, a-t-il joué un rôle : son rôle ? Et si oui, lequel et par quelle voie ? Pour répondre, partons d'une proposition générale, que nous essaierons de vérifier. En prise sur nos expériences du temps, le concept d'histoire ne peut manquer de se transformer dès lors que vont se modifiant nos rapports au temps. Car, dès l'élaboration des premiers calendriers, les groupes humains ont toujours fait du temps un objet social et un enjeu religieux, politique et économique. Et le dégagement d'un temps proprement « historique » coïncide avec ce que nous avons nommé « temps moderne ».

Clio et le temps moderne

En Europe

Au cours du XIX^e siècle, l'histoire est reconnue comme une puissance de plus en plus établie. En témoigne la définition qu'en donnait Pierre Larousse dans son *Grand*

Dictionnaire. « Le mouvement historique, inauguré au xvii^e par Bossuet, continué au xviii^e par Vico, Herder, Condorcet, et développé par tant d'esprits remarquables de notre xix^e siècle, ne peut manquer de s'accroître encore davantage dans un avenir prochain. Aujourd'hui, l'histoire est devenue, pour ainsi dire, une religion universelle [...]. Elle est destinée à devenir, au milieu de la civilisation moderne, ce que la théologie fut au Moyen Âge et dans l'Antiquité, la reine et la modératrice des consciences »².

Qu'a-t-il fallu pour qu'on pût énoncer, autour de 1870, une telle profession de foi en l'histoire et en son avenir ? Avoir parcouru un long chemin, dont les principales étapes ont eu pour nom : la reconnaissance que les hommes font l'histoire, le passage d'une conception de la perfectibilité humaine au progrès, la sortie du carcan des six mille ans de la chronologie biblique et l'ouverture vers un futur indéfini. Le temps, pour parler comme Ernest Renan, apparut désormais comme « le facteur universel, le grand coefficient de l'éternel devenir ». Si bien que « toutes les sciences, échelonnées par leur objet à un moment de la durée, devenaient historiques » et que l'histoire, celle des sociétés humaines, se révélait « la plus jeune des sciences »³. On était passé d'une histoire maîtresse de vie et relevant de la rhétorique à l'Histoire (avec majuscule) maîtresse d'un univers en constant devenir et aspirant, comme discipline, à être comptée au nombre des sciences. On sortait de ce que j'ai appelé l'ancien régime d'historicité pour entrer dans le régime moderne d'historicité, caractérisé par la prédominance de la catégorie du futur et par un écart croissant entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente, pour reprendre les catégories déployées par l'historien allemand Reinhart Koselleck⁴. Le futur est le *telos* : le but. De lui, vient la lumière qui éclaire le passé. Le temps n'est plus un simple principe de classement, mais l'acteur, l'opérateur d'une histoire processus, qui est l'autre nom ou le nom véritable du Progrès. Cette histoire, que les hommes font, est vécue comme s'accélérait⁵. Dans ce monde, devenu historique, on ne peut que croire en l'Histoire : cette croyance peut être diffuse, réfléchie (théorisée par les philosophes de l'histoire, comme Hegel et Marx), contestée, mais elle est de plus en plus partagée. Alexis de Tocqueville est celui qui, en 1840, en a donné la formulation la plus claire : « Quand le passé n'éclaire plus l'avenir, écrit-il, l'esprit marche dans les ténèbres »⁶. Prenant acte par ces mots de la fin de l'ancien régime d'historicité (quand la lumière venait du passé), il donne, du même coup, la formule du régime moderne, c'est-à-dire la clé d'intelligibilité du monde depuis 1789, où il revient désormais à l'avenir d'éclairer le passé et de tracer le chemin de l'action. C'était depuis l'avenir – en l'occurrence pour lui depuis l'Amérique – qu'il convenait de regarder la France et l'Europe pour y déceler cette marche irrésistible vers l'égalité des conditions.

² Pierre Larousse, *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, volume 12, article *Histoire*, p. 301.

³ Ernest Renan, *Lettre à Marcellin Berthelot*, in *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Calmann-Lévy, 1947, p. 634.

⁴ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, coll. Points. Histoire, 2012 ; Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, trad. française, édition revue et augmentée, Paris, EHESS, 2016, p. 307-329.

⁵ Voir infra p.

⁶ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome II, Paris, Garnier Flammarion, 1981, p. 399.

Ainsi l'esprit n'avancera pas ou plus dans les ténèbres. À temps nouveau, il faut une histoire nouvelle. Puisque celle liée à l'ancien régime d'historicité n'est plus opératoire : elle n'éclaire plus rien. Dans l'ancien régime d'historicité (avant 1789, pour prendre cette date symbolique), les acteurs avaient, certes, leur présent, vivaient dans ce présent, essayaient de le comprendre et de le maîtriser. Mais pour s'y repérer et donner sens à leur expérience historique, ils commençaient par regarder du côté du passé, avec l'idée qu'il était porteur d'intelligibilité, d'exemples, de leçons. Et l'histoire était l'inventaire de ces exemples et le récit de ces leçons. Alors que dans le régime moderne, c'est l'inverse : on regarde du côté du futur, c'est lui qui éclaire le présent et explique le passé ; c'est vers lui qu'il faut aller au plus vite. Il oriente les expériences historiques et l'histoire est téléologique : le but indique le chemin déjà parcouru et celui qui reste encore à accomplir. Toutes les histoires nationales et impériales modernes ont été conçues et écrites sur ce modèle : en Europe, puis dans le reste du monde. Il est devenu le patron sur lequel on a taillé les différentes histoires et, du même coup, un critère de l'entrée dans la modernité et une mesure des distances encore à parcourir. Le « déjà » est du côté de l'Europe (le centre) et le « pas encore » vaut pour le reste du monde (la périphérie), avant que les États-Unis ne viennent rebattre le jeu.

La découverte et la mise en forme de l'histoire processus, régie par le progrès, ont correspondu au temps heureux, sûr de lui et conquérant, des philosophies de l'histoire, des histoires universelles ou de la civilisation. Comme l'indiquait François Guizot dans son cours à la Sorbonne de 1828 : « [l]'idée du progrès, du développement, me paraît être l'idée fondamentale contenue sous le mot de civilisation » ; elle comporte deux dimensions : le développement de la société humaine et celui de l'homme lui-même. En somme, « c'est l'idée d'un peuple qui marche, non pour changer de place, mais pour changer d'état ». Si bien qu'il y aurait « une histoire universelle de la civilisation à écrire »⁷. Il faudra attendre le XXe siècle pour commencer à mettre « civilisation » au pluriel : les civilisations. Porté par l'accélération, le temps moderne emportait avec lui les notions d'anachronisme, de survivance, d'avant-garde, de retard et, à partir de Charles Darwin, d'évolution qui, appliquée aux sociétés humaines, avec Herbert Spencer, devint l'évolutionnisme. Le chemin de fer est vite perçu comme ouvrant « une nouvelle ère dans l'histoire de l'humanité » et, en 1837, le poète Adalbert von Chamisso voulait « prendre le train attelé au *Zeitgeist* – je n'aurais pu mourir en paix si je n'avais du haut de ce char de triomphe jeté un regard sur le futur qui se déroulait »⁸. Le chemin de fer offre un point de vue d'où se découvre le futur. On ne peut dire de façon plus imagée et plus optimiste l'embarquement sur le régime moderne d'historicité. Pour Marx, adepte lui aussi du chemin de fer et découvreur du futur, les révolutions seront appelées à devenir, quelques décennies plus tard, les « locomotives de l'Histoire ». Elles permettront de rouler à toute vapeur vers l'avenir.

⁷ François Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe. Depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à la Révolution française*, Paris, Hachette, 1985, p. 62, 58.

⁸ Adalbert von Chamisso, cité par Reinhart Koselleck, « Gibt es eine Beschleunigung der Geschichte ? », *Zeitschichten*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 2000, p. 176.

En dehors de l'Europe

Hors d'Europe, le temps moderne fait passer le sauvage du statut d'enfant (qu'il avait depuis le XVI^e siècle dans le discours des missionnaires et des colons) à celui de primitif⁹. Non pas hors du temps complètement, mais loin en arrière, il est, en tout cas, placé hors de l'Histoire et il n'a pas d'histoire. Pas d'histoire véritable, selon le sens nouveau porté par le concept moderne d'Histoire, qui l'installe comme la régisseuse du monde et « la nouvelle théologie » : l'universelle *Clio*. Aussi cet indigène, revient-il à ses colonisateurs de le faire entrer dans l'Histoire, en le faisant monter (au besoin par la force mais pour son bien) dans le train de l'Histoire.

Frappant est le changement de rapport au temps intervenu, en un siècle, entre Jean-Jacques Rousseau et les fondateurs de l'ethnologie. Dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755), Rousseau invitait le philosophe au voyage : « Toute la terre est couverte de nations dont nous ne connaissons que les noms, et nous nous mêlons de juger le genre humain ! Supposons un Montaigne, un Buffon, un Diderot, voyageant, observant, écrivant [...]. Supposons qu'ils fissent ensuite l'histoire naturelle, morale et politique de ce qu'ils auraient vu, nous verrions nous-mêmes sortir un monde nouveau dessous leur plume, et nous apprendrions à connaître le nôtre »¹⁰. Ici, le philosophe et le Sauvage sont encore de plain-pied : dans le même temps et partageant la même humanité.

Déjà quelques décennies plus tard, avec la Société des Observateurs de l'Homme, fondée en 1799, le voyage philosophique se naturalise et se temporalise : il devient remontée vers les origines de l'humanité. Les peuples sauvages « nous retracent l'histoire de nos propres ancêtres » et leur observation nous permet de composer « une échelle exacte des divers degrés de la civilisation »¹¹. On est bien dans la civilisation au singulier et la mesure s'opère à partir du centre. Plus on s'en éloigne, plus on descend les degrés de l'échelle.

Mais avec l'évolutionnisme, la temporalisation s'installe pleinement et le sauvage se mue en primitif. Il est moins vu comme notre ancêtre que comme le dernier contemporain du mammoth laineux. Certes, le primitif est dans le temps (non plus hors temps comme l'homme de la nature de Rousseau), mais dans un temps depuis fort longtemps révolu pour les modernes. Il est un anachronisme vivant ou une butte-témoin. Rencontrer des tribus sauvages actuelles revient à visiter des « monuments du passé », souligne Lewis Morgan¹². Pour Edward Tylor, autre père fondateur de l'ethnologie, les derniers Tasmans sont des hommes du Paléolithique : « l'homme du Paléolithique cesse d'être une

⁹ Voir infra p.

¹⁰ Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, note X, *Œuvres complètes*, tome III, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 213-214.

¹¹ Jean Copans et Jean Jamin, *Aux Origines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Paris, Jean-Michel Place, 1994, p.76

¹² Jean Copans et Jean Jamin, *Aux Origines de l'anthropologie française. Les Mémoires de la Société des observateurs de l'Homme en l'an VIII*, Paris, Jean-Michel Place, 1994, p.76

inférence philosophique pour devenir une réalité tangible »¹³. Alors que, lors des premières rencontres avec eux, au tout début du XIX^e siècle, ils apparaissaient encore aux découvreurs comme des représentants de l'heureux état de nature. Les enfants de jadis sont devenus très vieux, ce qui n'empêche d'ailleurs pas de continuer à les traiter comme des enfants.

La mention de l'homme du Paléolithique fait directement écho au développement, en ces mêmes années, de la préhistoire. On est passé de l'homme antédiluvien de Boucher de Perthes à l'homme préhistorique¹⁴. Les chantiers de fouille se multiplient. Prenant appui sur ces découvertes récentes, les premiers ethnologues fixent un cadre général. Ils dégagent un temps ethnologique et déterminent des stades dans le développement de l'humanité, avec la tripartition en sauvages, barbares, civilisés. Dans son *Ancient Society*, publié en 1877, Lewis Morgan raffine le découpage : le stade sauvage se divise en inférieur, moyen et supérieur, suivant le modèle des archéologues. Il en va de même pour la barbarie. Quant à l'état civilisé, il se découpe, sans surprise, en ancien et moderne, rejoignant le couple bien établi des Anciens et des Modernes¹⁵.

Ainsi le régime moderne d'historicité présente-il deux versants : celui du progrès et de l'accélération (en Europe, au centre donc) et celui de l'évolution (ailleurs, dans la périphérie). À un pôle, on trouve l'homme moderne, toujours plus habité par le futur, à l'autre pôle, le primitif, qui végète dans un temps stagnant ou un présent permanent. Entre les deux, toutes les combinaisons ou les régimes temporels intermédiaires sont possibles. On n'est jamais en peine de classifications ! La colonisation a su en user à son avantage. Certes, l'évolution ou le devenir vaut pour l'univers entier, mais seule l'Europe (avant tout, l'Allemagne, l'Angleterre et la France) a, pour ainsi dire, su extraire du devenir ce temps inouï qu'est le temps moderne, transmuier, tels des alchimistes, le temps ancien, celui de l'ancien régime d'historicité (formé lui-même d'un alliage composite) en un temps nouveau. Cette opération, laborieuse, qui s'est étendue sur plusieurs siècles, n'était pas inscrite de toute éternité dans le destin de l'Europe, elle aurait pu tourner autrement. Tout ce que l'on peut dire c'est qu'un ensemble de conditions l'ont rendue possible. Nous venons d'en énoncer quelques-unes. Sur ce terrain déjà préparé, l'Histoire, portée par ce temps futuriste, était prête à tisser ses grands récits, ceux-là mêmes avec lesquels les nations européennes ont, d'une part, conforté leur élection et justifié leur domination et, d'autre part, aiguisé leurs rivalités et alimenté leurs antagonismes. Jusqu'à l'aveuglement complet des deux côtés, au cours de la Grande Guerre, elle creusa une première faille qui ne se refermerait plus dans la croyance partagée en l'Histoire.

De l'Histoire à la Mémoire

Deux allégories nous donnent à voir ce moment de l'Histoire que l'on peut qualifier, au sens où nous venons de le voir, d'européenne. La première montre l'envol de l'Histoire

¹³ Edward Tylor cité par George W. Stocking, *Victorian Anthropology*, New York, Free Press, 1987, p. 283.

¹⁴ Jacques Boucher de Perthes, *De l'homme antédiluvien et de ses œuvres*, Paris, Jung-Treuttel, 1860.

¹⁵ François Hartog, *Anciens, modernes, sauvages*, Paris, Seuil, coll. Points Seuil, 2008.

ou la mise en marche du régime moderne d'historicité ; la seconde, sa chute : une Histoire proprement clouée au sol et un temps arrêté. La première est un tableau à la gloire de Napoléon, exécuté par Alexandre Véron-Bellecourt, un peintre académique, qui a représenté plusieurs scènes de la geste impériale. Le tableau a pour titre : « *Clio* montre aux nations les faits mémorables de son règne » ; il fut présenté au salon de 1806¹⁶. On y voit, en effet, une *Clio*, vêtue à l'antique, indiquant du doigt ce qu'elle vient d'inscrire sur une grande stèle, à savoir les hauts faits de Napoléon, à un groupe d'hommes en costumes plus ou moins exotiques, Indiens avec leurs plumes, Turcs, Orientaux, et même Chinois, qui sont réunis là comme autant d'élèves studieux devant un tableau noir. À l'arrière-plan, le Louvre. Napoléon est présent, sous la forme de son buste en empereur romain, avec l'inscription « *veni, vidi, vici* », qui le désigne comme nouveau César. Au pied de *Clio* apparaissent des rouleaux (les travaux antérieurs de *Clio*) sur lesquels on peut déchiffrer les noms d'Hérodote, de Thucydide et de Xénophon. Classique, la mise en scène obéit encore aux canons de l'*historia magistra vitae* : une exemplarité du grand homme dans la manière de Plutarque et une *Clio* épique en distributrice de gloire.

Mais il y a quelque chose de plus, donné par le mouvement même du tableau : Napoléon n'est pas seulement César, il est aussi une incarnation de l'Histoire : il est cette force qui va, dont les effets se font sentir jusqu'au bout du monde. Celui en qui Hegel a reconnu l'Esprit du monde, alors qu'il traversait Iéna à cheval. Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand disait de lui que, pendant seize ans, il avait été le Destin, et un Destin jamais en repos, sans cesse à courir pour remodeler l'Europe. Il était « ce conquérant qui enjambait la terre »¹⁷. En lui, deviennent manifestes deux traits de l'Histoire moderne : son emprise sur le sort des pays et des hommes et sa vitesse d'exécution, elle ne demeure jamais en repos. Napoléon surgit, alors qu'on l'attend ailleurs ou plus tard.

Sous l'effet d'un temps, devenu acteur et processus, s'opère une synchronisation du monde : jusqu'en Chine. Ce que traduit la composition du tableau. Le régime moderne d'historicité galope. Pour s'écrire, l'Histoire passe de l'établissement de synchronismes (indispensables pour fixer de l'avant et de l'après) à la synchronisation qui établit, selon une échelle du temps, du « plus tôt que », du « plus tard que », de l'avance et du retard (dont l'exotisme des costumes est un trait) : du « déjà » et du « pas encore ». Le conquérant est aussi le grand synchronisateur : *cosmokrator* et *chronocrator*, le maître du monde et le maître du temps. Ses rapides chevauchées à travers l'Europe, avec ses trains d'artillerie et le Code civil dans ses bagages, expriment aussi un heurt des temporalités entre l'ancien et le nouveau régime d'historicité. L'allégorie se situe entre l'*historia magistra* et la nouvelle histoire. Le vol de l'aigle figure aussi l'envol de l'Histoire.

¹⁶ Ce tableau, de bonnes dimensions (3,380 m x 2,750 m), est conservé au Louvre.

¹⁷ François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, édition critique de Jean-Claude Berchet, 2^e éd. revue et corrigée, volume 1, Paris, Librairie générale française, coll. Le Livre de Poche/Classiques Garnier, 2003-2004, p. 1219, 1131.

À l'autre extrémité de l'arc, une seconde allégorie traduit la chute de l'Histoire. Il s'agit d'une sculpture, créée par Anselm Kiefer en 1989¹⁸. Intitulée « Ange de l'Histoire » ou aussi « Pavot et mémoire », elle fait directement référence à l'Ange de l'Histoire de Walter Benjamin, qui, lui-même, méditait sur le tableau que Paul Klee avait intitulé *Angelus novus*. Ici, l'Ange n'apparaît plus que sous la forme d'un lourd bombardier en plomb. Kiefer s'était procuré une grande quantité de plomb provenant du toit de la cathédrale de Cologne. De grande taille, l'avion, carlingue et ailes froissées, semble plutôt exhumé d'une fouille archéologique que prêt à prendre son envol. L'Histoire dont il était le messager, celle de morts et de destructions, a eu lieu. Sur les ailes, à gauche et à droite, sont disposés d'épais livres, également en plomb, d'où émergent des fleurs de pavot. D'où l'autre titre de l'œuvre, qui renvoie au recueil du poète Paul Celan, *Pavot et mémoire*, publié en 1952, où il s'agit, à propos de la Shoah, de mémoire et d'oubli. Le pavot, a indiqué Celan, « implique l'oubli ». Sa fleur, qui tout à la fois apporte l'oubli et empêche la mémoire, provoque, au total, un oubli impossible à oublier. //

Ne retenons ici que l'allégorie d'une histoire figée : l'Ange ne reprendra plus son vol, et l'avion non plus. Le temps est arrêté, et flotte un silence de mort. Le spectateur est confronté à un passé qui ne passe pas ou à un présent sans date, avec lequel n'a pu s'instaurer qu'un rapport où mémoire et oubli se mêlent ou, plutôt, s'entrechoquent et dont le silence, avec ses multiples valences, a, de fait, été, l'expression majeure pendant des années. Orgueilleux vecteur des avancées de la technique, à la suite du chemin de fer des années 1830, l'avion, cloué au sol, est lui-même un témoignage en ruine. Désormais, il appartient aux ruines qu'il a fait surgir. Le temps moderne, celui du régime moderne d'historicité, peut-il se remettre en marche et quels pourraient bien être les chants de gloire de *Clio* ? Parlant de 1945 mais conçue à la fin des années 1980, l'œuvre de Kiefer relève de la Mémoire : elle entend faire mémoire de la catastrophe et conjurer l'oubli. Se retrouverait quelque chose de la fonction de l'histoire selon Hérodote, sauf que ce ne sont pas les grands accomplissements qu'il ne faut pas oublier, mais les grands crimes. En phase avec la montée de la Mémoire, la sculpture en renforce la visibilité.

Deux Mémoires (parmi bien d'autres possibles) témoignent de cette conjoncture où la Mémoire est devenue le point de vue d'où regarder l'Histoire. On est, en effet, dans ce que la psychanalyse a nommé l'après-coup. Ces monuments, par leur conception, par leur architecture, sont déjà par eux-mêmes des témoignages. Le premier est le *Mémorial aux Juifs assassinés d'Europe*, finalement inauguré en 2005 à Berlin. Situé sur un terrain tout proche du bunker d'Hitler, il est l'œuvre de l'architecte américain Peter Eisenmann. Le visiteur découvre un champ de plus de 2700 stèles en béton gris, disposées de manière inégale, pouvant donner l'impression d'un cimetière en ruine et abandonné. Sans autre indication ou explication, il est invité à déambuler entre les stèles et à se laisser impressionner, troubler par le lieu. Dans ce dédale sans paroles, la mémoire passe par l'affect. On est dans l'évocation, non dans la représentation. Si le visiteur veut de l'histoire, il doit se rendre au sous-sol au « Lieu de l'information ». Là, une exposition

¹⁸ Anselm Kiefer a fait don de cet « Ange » au musée de Jérusalem en 1990. Daniel Arasse, *Anselm Kiefer*, Paris, Éditions du Regard, 2001, p. 216-217.

permanente donne à voir et à lire les différentes traces de l'extermination. Ce centre d'histoire, qui n'était pas prévu dans le projet initial, vient en appui de la mémoire. Le « lieu d'histoire » est mis au service du lieu de mémoire que veut d'abord être le monument. Ce dernier était conçu comme autosuffisant. À la limite, les mots de l'histoire risquent de réduire la puissance évocatrice de ce lieu qui est, au sens dynamique du terme, un lieu de mémoire : un lieu à même de susciter, sur le mode de l'émotion, une sorte d'anamnèse de ce que le visiteur n'a pourtant pas directement connu, en vue de faire de lui après sa visite un « témoin délégué » (*vicarious witness*).

Remontant le cours du temps, la Mémoire a également saisi la guerre de 1914, alors même que disparaissaient les tout derniers combattants. Les célébrations du centenaire ont vu de multiples commémorations. Ainsi le 11 novembre 2014, le président de la République française a inauguré un nouveau Mémorial : « L'Anneau de la Mémoire ou Mémorial international de Notre-Dame-de-Lorette. » Ce lieu, proche d'Arras, était déjà le site d'une « nécropole nationale », inaugurée en 1925 et rassemblant les dépouilles des soldats morts dans les violents combats qui avaient eu lieu sur la colline de Notre-Dame-de-Lorette en 1914-1915. Formé d'une grande ellipse, posée en porte à faux sur le rebord du plateau, le Mémorial, œuvre de l'architecte Philippe Prost, présente sur la face interne de l'anneau des plaques portant 580 000 noms de combattants morts entre 1914 et 1918. Appartenant à quarante nationalités, les noms se suivent, sans aucune distinction, par ordre alphabétique. En entrant à l'intérieur de l'Anneau par une tranchée, le visiteur pénètre, pour ainsi dire, dans la mémoire du lieu et, s'il le souhaite, l'histoire peut lui en dire davantage sur ces noms, dûment répertoriés dans les registres officiels des différents belligérants. Mais rien de plus, rien au-delà. L'Anneau se boucle sur lui-même. L'équilibre instable de la construction (du moins sa mise en scène) indique peut-être la fragilité de la Mémoire. Si le lieu n'était plus visité, si les noms n'étaient plus épelés, alors l'oubli gagnerait définitivement la partie. Ainsi, du tableau de Véron-Bellecourt à l'Anneau de la mémoire, en passant par l'Ange de l'Histoire de Kiefer et le Mémorial de Berlin, la marche de l'Histoire s'est muée en chemins de la Mémoire. Et d'une Mémoire bouclée sur elle-même.

Tel est le mouvement d'ensemble et le basculement qui s'est produit, menant de la mise en marche du régime moderne d'historicité à sa mise en question, d'un futur glorieux et impérieux à un futur douteux et menaçant. Du futurisme au présentisme, du moins en Europe. Or depuis longtemps déjà, depuis au moins ce « suicide de l'Europe », diagnostiqué par Paul Valéry dès 1919, l'Europe n'est plus le centre, et sa *Clio*, son universelle *Clio* a du plomb dans l'aile. Soutenir que les historiens n'auraient fait que reprendre le *mantra* de Larousse, en toute ignorance de ce qui s'était joué et continuait à se jouer, serait tout à fait faux, des doutes, des mises en question se sont exprimés et des reformulations ont été proposées. Parmi elles, citons celle des fondateurs des *Annales*, Marc Bloch et Lucien Febvre voulant remettre le rapport passé présent au cœur de la démarche de l'historien. Du côté des anthropologues, Claude Lévi-Strauss récusait dans *Race et histoire* (1952) l'évolutionnisme, montrait les civilisations moins comme

échelonnées dans le temps qu'étalées dans l'espace et plaidait pour une nécessaire et bénéfique reconnaissance de la « diversité ». En découlait que le progrès rétrogradait de « catégorie universelle » à celle seulement d'un « mode particulier d'existence propre à notre société »¹⁹.

Clio vue d'ailleurs

Laisant de côté ces controverses sur lesquelles nous aurons à revenir plus loin, reste encore à essayer de saisir *Clio*, cette fois non plus de l'intérieur de l'Europe, mais depuis l'extérieur. Jusqu'alors, le point de vue, internaliste surtout, s'est placé sur deux registres : *Clio* face au temps moderne ou le concept moderne d'Histoire, et *Clio* vue depuis la Mémoire ou la chute du régime moderne d'historicité. Bien entendu, cette moderne *Clio* était dans les bagages du colonisateur, qui a cherché à l'objectiver et à la naturaliser, en la présentant comme la maîtresse du monde et la régisseuse du temps. En retour, les succès de la conquête et de la domination ont contribué à valider sa pertinence. Une fois laissé de côté, le schéma chrétien d'une histoire conçue comme Histoire du Salut et régie par une Providence agissant plus ou moins directement, et une fois enclenché le temps moderne, l'évolutionnisme a fourni un nouveau cadre opératoire ; puis le matérialisme historique s'est présenté comme la science (définitive) de l'Histoire. Après 1945, le développement et la modernisation sont devenus les principaux mots d'ordre : ils ont inspiré les décolonisations et guidé les programmes des grandes organisations internationales, à commencer par l'ONU et ses agences. Ce qui s'opérait alors n'était rien moins qu'un transfert du régime moderne d'historicité : chacun pouvait avoir son wagon dans le train de l'Histoire, voire sa propre locomotive. L'accélération, le primat du futur, la nation et le nationalisme, c'est-à-dire l'histoire téléologique qui allait avec, étaient bien là. Avaient aussi cours les variantes, plus ou moins révolutionnaires, qui faisaient fonds sur le moteur de la lutte des classes où un des enjeux était de savoir à qui était dévolu le rôle du prolétaire. En 1949, la révolution chinoise a frappé un grand coup. Le marxisme pouvait aider à chasser le colonisateur mais il était en même temps la pointe la plus avancée du régime moderne d'historicité. L'instaurer impliquait donc de faire table rase du passé, de ses injustices et de ses superstitions (religieuses), et d'être prêt à sacrifier les générations présentes, en débusquant sans cesse les contre-révolutionnaires, pour faire advenir l'avenir (radieux) au plus vite.

Une notation de l'historien Dipesh Chakrabarty est tout à fait éclairante. Parlant de ses débuts d'historien à Calcutta au sein du groupe devenu fameux des *Subaltern Studies* (qui réunissait dans les années 1970 des historiens indiens se réclamant du marxisme), il écrit que, pour eux, « Marx était un nom bengali du coin »²⁰. Jamais, en effet, ils ne s'interrogeaient sur ses origines allemandes, sur les catégories intellectuelles qu'il

¹⁹ Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 368, et infra p.

²⁰ Dipesh Chakrabarty, *Provincialiser l'Europe. La pensée postcoloniale et la différence historique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009, p. 21.

mobilisait et sur l'histoire de leur formation dans la pensée européenne. Bref, la question du rapport entre une pensée et son lieu d'élaboration ne se posait pas. Chakrabarty tenait « pour acquise la pertinence universelle de la pensée européenne »²¹. Ce n'est que quelques années plus tard et à partir de l'Australie, où il résidait alors, qu'il a pu engager un travail réflexif qui l'a conduit à « provincialiser l'Europe », titre de son livre vite devenu une référence majeure dans les études postcoloniales. Provincialiser l'Europe, c'était comprendre en quoi Marx n'était pas « un nom bengali du coin » ! C'est-à-dire mesurer en quoi les catégories qu'il mobilisait avaient une histoire et, surtout, c'était se mettre en position de percevoir l'écart entre ces catégories et les réalités non occidentales qu'elles étaient censées appréhender. Cette voie de retour critique sur l'Histoire européenne est importante, car elle affronte la difficile question de savoir qu'en faire aujourd'hui ? Mais d'autres options plus radicales ont plaidé et plaident pour son rejet complet et définitif. Non pas pour provincialiser l'Europe, mais pour l'oublier ou en dénoncer la nature irrémédiablement mauvaise ou criminelle. //

Le décalage temporel entre l'avion d'Anselm Kiefer (qui nous ramène à 1945) et la date de la sculpture (1989) donne la mesure du temps qu'il a fallu en Europe pour prendre conscience que le régime moderne d'historicité s'était fracassé en 1945. Même si (peut-être surtout si) les décennies suivantes ont été celles d'une course effrénée au progrès, aux armements, à la modernisation et aussi à l'oubli dans le cadre de l'antagonisme entre l'Est et l'Ouest, rythmé par les crises de la Guerre froide. Ces années, peut-on penser rétrospectivement, ont aussi fait écran. Or 1989, c'est la chute du mur de Berlin et l'annonce de la fin de l'empire soviétique²². On peut y reconnaître le coup final porté au temps moderne et au concept moderne d'Histoire. Puisque l'idéologie qui s'était voulu la plus futuriste (avec les dizaines de millions de morts qu'elle laissait derrière elle) avait lourdement échoué. Si l'astre était, en fait, mort depuis pas mal de temps déjà, sa lumière continuait à parvenir en différents lieux de la terre et des écoles historiques s'en réclamant ont continué et certaines continuent encore. Toutefois, les échecs de l'effervescence révolutionnaire des années 1950-1960 dont se voulait porteuse une organisation comme la « Tricontinentale » ont amené les progressistes, ici et là, à se détourner d'une modernité qui les avait, une fois encore, trompés. Au Moyen-Orient, la révolution iranienne de 1979 venait ouvrir une nouvelle voie et permettait « la substitution d'un discours religieux aux références et aux discours de gauche »²³. Un autre futur, avec parfois des tonalités apocalyptiques assumées, se profilait à l'horizon. Le concept moderne d'Histoire achevait de perdre sa capacité à donner du sens, tandis que ce que nous avons nommé les fondamentalismes, mais aussi certains mouvements indigénistes gagnaient en puissance et en visibilité. Les uns et les autres prétendaient

²¹ *Ibid.*, p. 21.

²² Beaucoup plus que la répression sanglante de la place Tian'anmen (juin 1989), qui a certes été condamnée dans le reste du monde, mais qui a eu du mal à trouver une place dans les réflexions sur l'histoire dans le monde occidental.

²³ Ahmet Insel et Salam Kawakibi, « Des sociétés brutalisées », *Esprit*, mai 2016, p. 69.

avoir accès à un passé tout à la fois révolu, détruit et, pourtant, encore présent et réceptacle d'une identité à recouvrer.

Et *Clio*, naguère « si adulée », que devient-elle ? A-t-elle encore une place dans le monde contemporain ? Ou, dit autrement, un autre concept d'Histoire est-il en passe de se substituer au concept moderne, qui n'était plus et ne pouvait plus être en phase avec le monde de la fin du XXe siècle ? C'est avec la Mémoire que s'est nouée la confrontation la plus vive. À partir des années 1970, cette dernière a pris une place grandissante jusqu'à occuper les premiers rôles. S'est progressivement mise en place et en forme à travers le monde une culture mémorielle, qui s'est traduite par l'érection de multiples Mémoriaux et que rythment nombre de commémorations, grandes et petites. Pour une part, l'histoire, celle des historiens, s'est mise au service de cette Mémoire, très historienne, en fait, dans ses démarches, car enquêtrice, soucieuse d'archives et de traces de toutes sortes. Il s'agit de mémoires volontaires, plus à reconstruire qu'à retrouver, de mémoires que l'on n'a pas, que l'on n'a pu avoir (car une transmission n'a pu se faire), d'un manque et d'une absence que l'on cherche à combler. Des mémoires à faire reconnaître dans l'espace public comme un droit : un droit à la Mémoire. Avec la difficulté supplémentaire que ces mémoires s'avèrent souvent incompatibles. À côté de la mémoire archivistique, on fait aussi appel à une mémoire que l'on pourrait nommer « immédiate » qui, faisant fond sur l'émotion, produit ces lieux de mémoire d'un nouveau genre que sont certains mémoriaux récents, tel celui de Berlin *aux Juifs assassinés d'Europe*. Une mémoire sans médiations et sans paroles.

Enfin, pour essayer de mieux coller à la réalité d'un monde d'après les colonies et sorti du partage de Yalta, les historiens, pour laisser loin derrière eux les histoires nationales, impériales et coloniales, ont proposé des réponses, à première vue presque techniques, qui se sont nommées : histoire connectée, histoire partagée, histoire croisée et, finalement, histoire globale, aux fins de se soustraire définitivement au régime moderne d'historicité et à sa téléologie. Une chose est sûre, si un nouveau concept d'Histoire (peut-être justement sans H majuscule) devait émerger, il ne sera pas manufacturé dans les ateliers de l'Europe et ne pourra se limiter à la dénonciation du précédent. Et ainsi le temps de l'Histoire au singulier ou avec H majuscule n'aura été qu'un moment, un moment de la vie de *Clio*. Avant, il y avait *des* histoires, et après, peut-être sommes-nous en passe de retrouver des formes renouvelées d'histoires au pluriel ?

François Hartog